



HAL
open science

La sinologie

Alain Thote

► **To cite this version:**

Alain Thote. La sinologie. Fournet, Jean-Luc. Ma grande église et ma petite chapelle: 150 ans d'affinités électives entre le Collège de France et l'École pratique des hautes études, Collège de France, pp.147–160, 2020, 978-2-7226-0549-7. 10.4000/books.cdf.10304 . hal-03935035

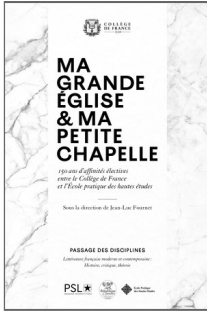
HAL Id: hal-03935035

<https://hal.science/hal-03935035v1>

Submitted on 16 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Jean-Luc Fournet (dir.)

Ma grande église et ma petite chapelle 150 ans d'affinités électives entre le Collège de France et l'École pratique des hautes études

Collège de France

La sinologie

Alain Thote

DOI : 10.4000/books.cdf.10304

Éditeur : Collège de France

Lieu d'édition : Paris

Année d'édition : 2020

Date de mise en ligne : 27 novembre 2020

Collection : Passage des disciplines

EAN électronique : 9782722605497



<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 27 novembre 2020

Ce document vous est offert par Collège de France



Référence électronique

THOTE, Alain. *La sinologie* In : *Ma grande église et ma petite chapelle : 150 ans d'affinités électives entre le Collège de France et l'École pratique des hautes études* [en ligne]. Paris : Collège de France, 2020 (généré le 11 janvier 2023). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cdf/10304>>. ISBN : 9782722605497. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.cdf.10304>.

La sinologie

Alain Thote

Directeur d'études à l'EPHE, PSL

L' image que Gaston Paris donne du Collège de France et de l'École pratique des hautes études (EPHE) pour évoquer les deux institutions où il délivra son enseignement nous rappelle, outre la taille de l'auditoire dans l'une, souvent très large, et dans l'autre, confidentielle, que plusieurs chercheurs commencèrent par la petite chapelle avant de voir s'ouvrir à eux les portes de la grande église. Dans le domaine sinologique, où rien ne se passe tout à fait comme ailleurs, trois savants jouissant d'une immense réputation ont fait le chemin inverse, chacun dans des circonstances particulières. Tels sont Édouard Chavannes (1865-1918), Paul Pelliot (1878-1945) et Henri Maspero (1883-1945). Paul Demiéville (1894-1979), quant à lui, fut élu au Collège de France quelque huit mois après être entré à l'École pratique, dans la même année, 1945¹. Des cinq sinologues ayant entretenu au xx^e siècle des liens entre l'EPHE et le Collège de France, Rolf Stein (1911-1999) reste un cas à part. À la fois sinologue et tibétologue, ayant une œuvre couvrant toute l'Asie, il enseigna de 1951 à 1974 à l'École pratique, d'abord sur la chaire Religions de la Chine et de la Haute Asie. Puis en 1957, l'intitulé de sa chaire s'est élargi aux Religions comparées de l'Extrême-Orient et de la Haute-Asie. En 1966, il entra au Collège de France, inaugurant la chaire Étude du monde chinois : institutions et concepts (1966-1981). Durant huit années, il se partagea donc entre les deux institutions en choisissant des thèmes parallèles portant d'un côté sur la Chine, de l'autre sur le Tibet².

1. Dans cette présentation, nous avons surtout orienté notre attention sur ces quatre savants. À propos de l'enseignement donné à l'EPHE dans le domaine sinologique, voir A. Thote, « Domaine chinois : la sinologie », dans P. Henriot (dir.), *L'École pratique des hautes études. Invention, érudition, innovation, de 1868 à nos jours*, Paris, Somogy, 2018, p. 443-448.

2. Kuo Li-ying, *In memoriam : Rolf Alfred Stein (1911-1999)*, Kyoto, École française d'Extrême-Orient, 2000, p. x-xxx, ici p. xvi.



Fig. 1 — Édouard Chavannes (1865-1918).

Édouard Chavannes

Élu au Collège de France en avril 1893 à l'âge de 27 ans, Édouard Chavannes (fig. 1) rejoignit la V^e section de l'EPHE quinze ans plus tard en 1908 tout en poursuivant, bien entendu, ses cours au Collège. Son enseignement à l'EPHE dura quatre années et couvrit les trois grandes religions de la Chine dans l'ordre chronologique de leur apparition, d'abord « Les idées religieuses de la Chine antique », puis « L'enseignement de Confucius », puis « Les rites dans la Chine ancienne d'après le Li-Ki » (un rituel de l'Antiquité), pour la religion des lettrés ou confucianisme. Enfin, il aborda le bouddhisme et le taoïsme dans la quatrième et dernière année : « Le Bouddhisme en Chine » et des « Explications de textes relatifs à l'histoire du taoïsme ». Autant dire, un programme que personne n'oserait aujourd'hui entreprendre, même sur quatre ans, mais qui chez ce très grand savant ne saurait avoir manqué aux exigences de la science. Parallèlement, au Collège de France, il donnait en 1910-1911 pour ne citer qu'une année, deux cours, ou plutôt deux leçons comme il les appelait. L'une d'elles concernait la traduction des inscriptions chinoises, partant des textes oraculaires du XII^e siècle avant notre ère pour aller jusqu'aux inscriptions mongoles du XIII^e siècle de notre ère. Il s'agissait pour lui de montrer la nature variée de ces sources primaires et leur intérêt pour l'histoire culturelle et sociale de la Chine, une démarche complètement inédite alors. L'autre leçon était consacrée au grand historien Ban Gu, qui vivait au I^{er} siècle de notre ère, et à la famille de celui-ci. Mais surtout, convient-il de souligner, Chavannes abordait à l'EPHE un enseignement inédit pour lui, car jusqu'alors ses cours au Collège avaient porté sur l'histoire et accessoirement la littérature, comme le révèle le choix de ses thèmes³. Mais, après avoir interrompu son enseignement à l'EPHE sur les religions chinoises en 1912, c'est au Collège qu'il le dispensa désormais jusqu'à sa mort prématurée en janvier 1918 : en 1914-1915, il prenait pour thème général, « Le Bouddhisme »,

3. Voir Archives du Collège de France, *Liste année par année des cours donnés de 1893 à 1918 par Chavannes au Collège de France*, 16 CDF 67-1, pièce 26. Seules font exception les années 1901-1902 au cours desquelles les sujets ne relèvent ni de l'histoire ni de la littérature à proprement parler (« Explication de la relation du voyage de Song Yun dans l'Oudyâna et le Gandhâra, de 516 à 520 après J.-C. »), 1902-1903, consacrée en partie aux « Monuments du Musée archéologique de Si-ngan-fou » (le second sujet était : « Explications du Chapitre CX des *Mémoires Historiques* de Se-ma -Ts'ien »), et 1905-1906 (« Confucius et ses disciples »).

en 1916-1917, il reprenait le sujet déjà abordé à l'EPHE, « Les rites dans la Chine antique d'après le Li-Ki », que devait développer plus tard Marcel Granet à la V^e section. Enfin, il s'apprêtait à aborder une « Explication de textes relatifs au Taoïsme », quand la maladie l'en empêcha⁴.

En fait, l'enseignement de Chavannes à l'École pratique assura la transition entre l'enseignement de Léon de Rosny sur les religions de l'Extrême-Orient qui avait pris fin en 1907 et celui de Marcel Granet (1884-1940), élu en 1913 à la V^e section (« Religions de l'Extrême-Orient », 1913-1940). Le rôle essentiel joué par Chavannes dans la constitution de la sinologie en tant que discipline explique cette parenthèse dans sa carrière que constituent les quatre années passées à l'EPHE⁵.

Édouard Chavannes est considéré à juste titre comme le fondateur de la sinologie moderne, dans son œuvre comme dans la façon de concevoir celle-ci. Son rayonnement se fait encore sentir aujourd'hui jusqu'en Chine, où un vaste programme de traduction de ses travaux a été lancé récemment pour compléter le petit nombre de ses œuvres qui avaient été diffusées en chinois de son vivant et peu après sa mort⁶. Sur bien des plans, il se démarque de ses prédécesseurs au Collège de France depuis la création d'une chaire de Langues et littératures chinoise et tartare-mandchoue en 1814⁷. En tant que « Chargé de mission scientifique », il fut le premier savant occidental à s'être rendu en Chine dans le seul but d'y effectuer des recherches, alors que, en dehors des missionnaires, ses prédécesseurs comme ses contemporains n'y étaient jamais allés. Il avait 24 ans quand il arriva à Pékin et il y séjourna entre 1889 et 1893⁸. Sur place, il s'intéressa aussi bien à la Chine

4. *Ibid.*

5. « Par arrêté ministériel du 6 décembre 1913, M. Granet a été nommé directeur d'études pour les religions de l'Extrême-Orient, en remplacement de M. Éd. Chavannes, dont la démission a été acceptée et qui a été nommé directeur d'études honoraire. » Voir « Histoire de la Section », *École pratique des hautes études, section des sciences religieuses. Rapport sommaire sur les conférences de l'exercice 1913-1914 et le programme des conférences pour l'exercice 1914-1915*, p. 61-77, ici p. 61.

6. La plus ancienne traduction en chinois d'une œuvre de Chavannes a été identifiée par He Mengying comme étant de 1913, et non de 1926 comme on le croyait. Voir « Édouard Chavannes, Lu Xun et la *Mission archéologique dans la Chine septentrionale* », *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, t. 103, 2017, p. 453-472.

7. Un colloque organisé par l'Institut des hautes études chinoises du Collège de France et par le Centre de recherches sur les sinologies étrangères de l'université des Langues étrangères de Pékin s'est tenu en juin 2014 à l'occasion du bicentenaire de cette chaire, « Jean-Pierre Abel-Rémusat et ses successeurs. Deux cents ans de sinologie française en France et en Chine ». Les actes sont en cours d'édition actuellement sous la direction du professeur Pierre-Étienne Will, titulaire de la chaire d'Histoire de la Chine moderne (1991-2014), qui avait organisé le colloque.

8. Le séjour fut interrompu de quelques mois en 1891, au cours desquels il revint en France. Plus exactement, il obtint en 1891 une seconde mission. Voir « État détaillé des services » effectué

ancienne qu'à la société qu'il côtoyait dans la capitale et durant ses voyages dans l'empire. Là aussi, il fut un pionnier.

Après son élection au Collège de France, il s'y rendit de nouveau en 1907 pour une mission où il fit une moisson de documents de toutes sortes, très précieux pour nos recherches encore aujourd'hui⁹. Pour lui, l'étude de la Chine ne pouvait se limiter aux seuls textes, mais devait prendre en compte les monuments, l'épigraphie, les matériaux archéologiques, l'iconographie, et même l'enquête de terrain, sur les pratiques religieuses par exemple. Aussi a-t-il rapporté plusieurs centaines d'estampages d'inscriptions, ainsi que des images de Nouvel An. Ces xylographies aux couleurs vives ont parfois un dessin rudimentaire, mais leur contenu est riche tant par les sujets représentés que les nombreux symboles dont elles sont émaillées. On voit du reste par-là les deux extrêmes entre lesquels se situaient ses pôles d'intérêt, les œuvres raffinées issues du cercle des lettrés et les traditions les plus populaires de la société. Cette diversité des sources pour l'étude de la Chine constitue l'un des aspects novateurs de sa démarche, car ses prédécesseurs s'étaient concentrés sur les seuls grands textes de la tradition lettrée.

De plus, Chavannes a abordé des sujets très variés, relevant aussi bien de la religion que de l'histoire, ou dans une moindre mesure de l'archéologie, au sens où on l'entendait alors. C'est lui qui effectua les premières études sur les cultes et les rituels taoïstes, qui devaient tenir par la suite une très grande place à l'EPHE avec les enseignements de Maxime Kaltenmark (1910-2002, chaire Religions de la Chine : 1957-1979), puis de Kristofer Schipper (« Religions de la Chine » : 1972-2000). Sa monographie sur l'un des cinq pics sacrés de la Chine, le Taishan, reste un modèle du genre, car il a considéré l'histoire du lieu-saint sur plus de deux millénaires, depuis la lointaine origine du culte rendu à la montagne jusqu'au début du xx^e siècle¹⁰. Et il a exploité non seulement les textes tirés des histoires dynastiques, mais aussi l'intégralité des inscriptions gravées au fil des siècles en différents endroits du site, soit à l'initiative des empereurs, soit à celle des dévots de toutes obédiences, bouddhistes et taoïstes. Les stèles érigées dans le paysage et les inscriptions portées à même la roche naturelle sont depuis un peu plus de deux mille ans la manière par laquelle les Chinois investissaient l'espace et le sacralisaient. C'est là un exemple parmi plusieurs de la méthode de Chavannes.

par le ministère de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes, 25 mars 1905, Archives du Collège de France, 16 CDF 67-6, pièce n° 1.

9. Sur les apports de Chavannes à l'archéologie et à l'histoire de l'art, voir mon article, « At the source of modern french sinology: Édouard Chavannes », *Orientations*, juin 1997, p. 42-47.

10. É. Chavannes, *Le T'ai Chan. Essai de monographie d'un culte chinois*, Paris, Leroux, 1909.



Fig.2 — Paul Pelliot
(1878-1945). DR.

Paul Pelliot

Si Chavannes fut le fondateur, Paul Pelliot (fig. 2), élu au Collège de France en 1911 à l'âge de 33 ans, donna à la sinologie une dimension plus ample encore, bien que l'intitulé de sa chaire semble laisser la Chine de côté : « Langues, histoire et archéologie de l'Asie centrale » (1911-1945). En fait, dans ses recherches comme dans son enseignement, Pelliot couvrit tout autant la Chine que l'Asie centrale, sans négliger les contacts que l'une et l'autre entretenaient avec les peuples et les cultures qui les jouxtaient. On ne reviendra pas ici sur l'importance de ce savant, auquel un colloque fut consacré en 2008 au Collège de France¹¹. Pelliot

domina de sa haute stature l'ensemble de la sinologie jusqu'à sa mort en 1945, pas seulement en France, mais en Occident avec la direction de la revue *T'oung-Pao*. Et sa réputation s'étendait tout autant auprès des érudits chinois que japonais. Lui aussi fut élu à l'EPHE, mais en 1927, soit seize ans après son élection au Collège. Sa chaire à la IV^e section avait pour intitulé « Philologie chinoise ». Mais peu après son élection, il reçut le statut bizarre de « directeur d'études qui ne professe pas à l'École des hautes études », et dans la même année un peu plus tard son statut fut précisé ainsi : « directeur d'études chinoises sans traitement et sans obligation d'enseignement à l'École ». C'est pourtant par la philologie qu'il s'est le mieux illustré dans son œuvre foisonnante. Il avait donc toute sa place à la IV^e section. De fait, il n'y anima aucun séminaire, mais intervint dans la direction des thèses et participa sans doute aux élections, car ses avis importaient, autant qu'ils étaient redoutés. Pelliot était, il est vrai, sollicité de partout : on ne compte ni les institutions, ni les sociétés savantes, ni les comités, ni les conseils d'administration, ni les directions de revue où ne figure pas son nom. Il fallait bien qu'il fût aussi de l'EPHE. Cependant, si dans les archives du Collège de France relatives à ce savant, il est fait mention de ses différentes fonctions, jusqu'à celle de conservateur du musée d'Ennery, ce qui lui permettait d'habiter Avenue Foch à la fin de sa vie,

11. J.-P. Drège (dir.), *Paul Pelliot : de l'histoire à la légende*, Colloque international organisé par J.-P. Drège, G.-J. Pinault, C. Scherrer-Schaub et P.-É. Will au Collège de France et à l'Académie des inscriptions et belles-lettres (Palais de l'Institut), 2-3 octobre 2008, Paris, Académie des inscriptions et belles-lettres, 2013.

et des honneurs qu'il reçut de toutes parts, comme son appartenance comme membre aux Académies anglaise, belge, chinoise, allemande, norvégienne et russe, ses activités à l'EPHE ne sont mentionnées nulle part¹².



Fig. 3 — Henri Maspero (1883-1945). DR.

Henri Maspero

Le troisième cas de parcours atypique, du Collège vers l'EPHE, est celui d'Henri Maspero (fig. 3), qui fut élu au Collège de France sur la chaire « Langue et littérature chinoises » en 1919¹³. Pourtant, la reconduction d'une chaire de chinois au Collège de France n'était pas allée de soi après le décès de Chavannes, en janvier 1918. C'est Camille Jullian (1859-1933), chaire « Antiquités nationales », qui en l'absence de Pelliot, encore en Asie, présenta en 1919 un rapport en faveur de son maintien, formant un vigoureux plaidoyer qui devait décider de l'avenir du chinois au Collège :

12. À l'année 1943, l'état détaillé de ses services indique qu'il est professeur au Collège de France depuis 1911 (nomination du 2 juin, décret du 11 juin), qu'il est en sus rémunéré comme administrateur à l'Institut des hautes études chinoises et comme conservateur du musée d'Ennery. En outre, ses « grades universitaires et autres » sont : diplômé de l'École des langues orientales et de l'École des sciences politiques, licencié ès lettres, membre de l'Institut, docteur *honoris causa* de Cambridge (Angl.) et Cambridge (États-Unis), membre des Académies anglaise, belge, chinoise, allemande, norvégienne et russe. Ses « distinctions honorifiques et décorations » : Commandeur de la Légion d'honneur (1938), médaille coloniale, agrafe Chine (1900), Military Cross. Et enfin la liste de ses « Titres et travaux littéraires ou scientifiques » comprend les fonctions officielles suivantes : président de la Société asiatique, de la Société des études iraniennes, du comité-conseil du musée Guimet, vice-président de la Société de géographie, du Comité du Pacifique, membre du Conseil supérieur des musées, directeur de *T'oung Pao* (à Leyde) et de la *Revue des arts asiatiques*. Il n'est fait aucune mention de l'EPHE dans l'état de ses services (Collège de France, C-XII Pelliot, pièce 18).
13. Si l'élection de Maspero eut lieu fin 1919, sa nomination fut repoussée à janvier 1921. Voir : Archives du Collège de France, *Décret du 24 décembre 1919*, 16 CDF 284, pièce 4. Mais en fait, il n'entra officiellement en fonction que le 1^{er} janvier 1921 (Archives du Collège de France, *État détaillé des services*, 16 CDF 284, pièce 16). En effet, lors de son élection, le 18 novembre 1919, dont le résultat fut approuvé par l'Académie des sciences le 15 décembre suivant, Maspero se trouvant en Indochine était dans l'impossibilité de rentrer en France avant plusieurs mois en raison du très faible nombre de bateaux sur la ligne entre la France et l'Extrême-Orient, et de leur surcharge (Archives du Collège de France, *Lettre de sa mère, M^{me} Louise Maspero, datée du 20 janvier 1920*, 16 CDF 284, pièce 3).

La chaire de Chinois fut créée chez nous le 16 janvier 1815, en plein trouble de l'Europe, mais à cette époque où l'on devinait qu'une ère de paix, de travail et de science succéderait à l'époque militaire. Cette époque, 1815 – Congrès de Vienne –, rappelle un peu la nôtre, 1919 – fin d'une grande guerre et congrès universel. Que l'on ne dise pas, je vous en supplie, que le Collège a supprimé en 1919, sous les yeux de la Chine et du Japon présents à Paris, ce que 1815 avait créé. Non ! Le contraire serait trop singulier¹⁴.

Quelques années auparavant, en 1916, Chavannes avait déjà exprimé la très haute opinion qu'il avait de Maspero, âgé alors de 33 ans, le qualifiant de « savant éminent¹⁵ ». Derrière l'intitulé proposé pour la succession de Chavannes, étaient visées deux disciplines dans lesquelles Maspero s'était déjà illustré, l'histoire et les religions de la Chine. Ces dernières comprenaient aussi la religion populaire qu'il avait été le premier à explorer en profondeur à partir des observations qu'il avait faites en Chine du Sud, dans le Zhejiang et le Jiangsu, mais aussi en ayant été en contact pendant la Première Guerre mondiale avec des travailleurs chinois. Selon Paul Demiéville, il voyait « dans cet ensemble, confucianisme, taoïsme, bouddhisme et religion populaire un complexe vivant issu de leur fusion et constituant une religion nouvelle : nouvelle, et néanmoins restée si proche du vieux fonds de croyances, de rites et de recettes qui dans la nuit des temps avait précédé les “trois religions”¹⁶ ».

Lorsqu'en 1940 Marcel Granet disparut de manière prématurée, il n'y eut plus de sinologie à l'EPHE, et Maspero fut appelé en 1943 à la V^e section pour le remplacer. Dans la tradition de Chavannes, il montra dans le choix des thèmes proposés toute l'étendue de son savoir : durant sa première année d'enseignement à l'EPHE, des explications sur des poèmes de l'Antiquité voisinaient avec le « confucianisme à l'époque des Han », et durant la deuxième année d'autres poèmes de l'Antiquité avec un « culte populaire moderne dans un village de la province du Jiangsu ». Mais les thèmes de son enseignement à l'EPHE correspondaient bien

14. C. Jullian, « Rapport en faveur du maintien d'une chaire de Chinois », manuscrit, 1919 (16 CDF 284, pièce 3), p. 3-4.

15. Archives du Collège de France, *Lettre de remerciements d'Édouard Chavannes à X pour l'envoi d'une notice biographique sur Maspero (23 août 1916)*, 16 CDF 67, pièce 5 : « Tous mes remerciements, cher Monsieur, pour votre intéressante notice sur Maspero dont vous avez tracé un portrait vivant et ressemblant. J'ai été heureux de voir ce savant éminent apprécié par un homme qui était plus compétent que personne pour nous parler de lui. Bien cordialement à vous. »

16. P. Demiéville, « Henri Maspero et l'avenir des études chinoises », Leçon d'ouverture du cours de langue et littérature chinoises, lue au Collège de France le 2 avril 1946, *T'oung Pao*, vol. XXXVIII/1, Leyde, Brill, tirage à part, 27 pages, p. 24.

à l'orientation religieuse prise par ses cours au Collège de France depuis 1933-1934. Après avoir associé chaque année un thème à dominante historique à un autre dédié aux idées religieuses, il devait progressivement se tourner résolument vers l'étude du taoïsme, et bientôt vers celle du bouddhisme, à partir de 1936, abordant en parallèle des sujets relatifs aux deux religions. Maspero ne put assurer que brièvement son enseignement à l'EPHE, car il fut déporté à Buchenwald et mourut tragiquement peu de temps après¹⁷.



Fig. 4 — Paul Demiéville (1894-1979). DR.

Paul Demiéville

Après la disparition de ces grands maîtres, la sinologie allait connaître dans l'immédiat après-guerre un renouveau complet en France. Le 9 novembre 1945, Paul Demiéville (fig. 4) conclut une allocution prononcée à la Société asiatique, soit quelques jours après la mort de Paul Pelliot, par ces mots¹⁸ : « En terminant ce triste exposé, à la fois trop long et trop bref, je voudrais associer au nom de Paul Pelliot celui de Henri Maspero et celui de Marcel Granet. Ces trois disciples d'Edmont [*sic*] Chavannes ont porté la sinologie française à une hauteur glorieuse ; leur mort prématurée est un désastre dont elle ne se relèvera qu'à peine. »

Demiéville fut élu à la IV^e section de l'EPHE en 1945 sur une chaire intitulée « Philologie bouddhique » et dans la même année au Collège de France, sur la chaire « Langue et littérature chinoises »¹⁹.

-
17. Plus précisément, il fut arrêté par les Allemands le 28 juillet 1944, en même temps que sa femme, Hélène Clerc (1899-1997), à la place de leur fils, Jean (1925-1944), recherché en raison de sa participation à la Résistance (Archives du Collège de France, 16 CDF 284, pièce 20). L'un et l'autre furent menacés d'être exécutés. Jean devait mourir le 9 septembre 1944 sous un bombardement. Voir les témoignages d'Abrom Epstein (Skura Louis) et de Claude Francis-Bœuf (1915-1952), Archives du Collège de France, 16 CDF 284, pièces 33A et 34A.
 18. Voir « La carrière scientifique de Paul Pelliot et son œuvre relative à l'Extrême-Orient. Allocution prononcée à la Société asiatique, le 9 novembre 1945 », dans *Paul Pelliot*, Paris, Société asiatique, 1946, p. 46.
 19. Professeur à l'École des langues orientales de 1931 à 1945, il fut nommé directeur d'études à la IV^e section le 19 mars 1945 (à dater du 1^{er} février 1945) (Archives du Collège de France, *Carnet*

Jusqu'en 1956, durant un peu plus de onze ans, il se partagea entre le Collège et la IV^e section sur ces deux grandes thématiques. Si sa chaire au Collège de France (1946-1964) portait le même intitulé que celle de Maspero, le champ couvert par son enseignement fut assez différent²⁰. Maspero avait en effet longtemps fait porter ses recherches sur la Chine antique avec un regard d'historien tandis que Demiéville, tout en privilégiant la période du Moyen Âge (IV^e-XIII^e siècles) et la religion bouddhique, s'est intéressé comme Chavannes à des auteurs ou des thèmes littéraires de la période allant de l'Antiquité à l'époque moderne. Jacques Gernet, qui lui succéda au Collège de France, disait de lui : « Littérature, religion, philosophie, tout se tient dans l'œuvre de Paul Demiéville²¹. » C'est ce que pourrait illustrer sa magnifique traduction de poèmes que les moines bouddhistes avaient coutume d'écrire peu de temps avant de mourir²². Depuis ses jeunes années, Demiéville n'a guère cessé de traduire de la poésie, et c'est lui qui patronna la fameuse *Anthologie de la poésie chinoise classique* chez Gallimard dans la collection « Connaissance de l'Orient », à laquelle plusieurs directeurs d'études ont collaboré dont Jean-Pierre Diény (1927-2014) et Maxime Kaltenmark.

Projets de recherches

Dans l'histoire des relations étroites qu'ont entretenues les sinologues du Collège de France et de l'EPHE, il est une institution sans laquelle ces relations n'auraient jamais été aussi fécondes, l'institution qui leur a permis de « pouvoir respirer longuement l'atmosphère de l'Extrême-Orient, de s'en pénétrer, de se

du fonctionnaire, fiche individuelle, 16 CDF 96-3). Sa candidature fut présentée par Jules Bloch devant l'assemblée des professeurs du Collège de France le 18 novembre 1945. L'arrêté de nomination fut publié le 7 février de l'année suivante, pour un effet le 1^{er} janvier 1946 (Archives du Collège de France, CXII Demiéville, Archives, 2A). D'origine suisse, Demiéville avait été naturalisé français en 1931.

20. Au Collège de France, l'enseignement de Demiéville était assez ample : on y trouve ainsi des questions d'ordre philosophique (la formation du vocabulaire philosophique, 1946-1948), la traduction et les interprétations du *Zhuangzi* dans l'exégèse chinoise (1946-1951), la pensée chinoise (1948-1950), le bouddhisme (1951-1957, puis plus spécifiquement le Chan, 1959-1963), la littérature en langue vulgaire de Dunhuang (1951-1961), la poésie (1960-1964, dont celle de Xie Lingyun, 385-433).
21. J. Gernet, « Notice sur la vie et les travaux de Paul Demiéville, membre de l'Académie », *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. 130/3, 1986, p. 595-607, ici p. 606.
22. P. Demiéville, *Poèmes d'avant la mort*, édition posthume par J.-P. Diény, Paris, L'Asiathèque – Maison des langues du monde, 1992.

l'incorporer pour toute la vie », selon les mots même de Paul Demiéville²³. Au sein de l'École française d'Extrême-Orient, créée en 1900 pour favoriser les recherches sur le terrain en Asie, se sont formés au xx^e siècle nombre de sinologues avant de rejoindre soit l'EPHE, soit le Collège de France, à commencer par Pelliot qui en fut le premier pensionnaire en 1900²⁴. Son siège se situait alors à Hanoï, pour des raisons que l'on comprendra aisément, donc entre pays sinisés et pays indianisés. L'on doit comprendre par-là que, tout en étant spécialisés sur l'une ou l'autre des civilisations de l'Asie entre l'Inde et le Japon, leurs intérêts outrepassaient les limites de l'aire couverte par chacune. Les langues vivantes ou mortes qu'ils maîtrisaient en attestent : le sanskrit, le tibétain, le pâli, le vietnamien, le japonais. Tel fut par exemple Demiéville, resté dix ans en Extrême-Orient de manière ininterrompue²⁵. La confrontation des versions d'un même texte d'origine indienne donné dans plusieurs langues différentes fut l'une de ses spécialités²⁶ :

Mais pour en revenir aux traités bouddhiques, dont ses rapports annuels soulignent la technicité et l'obscurité, la méthode comparative était la seule capable d'en éclairer les subtilités. Le directeur d'études sut organiser, pour le bénéfice de son auditoire, la plus formatrice des lectures conjointes : l'exploration des recensions différentes se faisait en commun, « l'un tenant le texte sanskrit, un deuxième le texte pâli, un troisième le texte tibétain, un quatrième un texte chinois ».

Il est vrai que la littérature bouddhique se prêtait particulièrement bien à cette méthode comparative et que le cadre de l'EPHE permettait une pratique hebdomadaire de cette méthode avec les collègues et les étudiants.

D'autres grandes figures de la sinologie communes au Collège de France et à l'EPHE mériteraient d'être évoquées ici, tels Louis Hambis (1906-1978) pour l'histoire et les civilisations de l'Asie centrale, Rolf Stein, spécialiste de la Chine

23. J. Gernet, « Notice sur la vie et les travaux de Paul Demiéville, membre de l'Académie », p. 597.

24. Pelliot en fut pensionnaire de 1899 à 1911 ; Maspero, de 1907 à 1920, d'abord comme pensionnaire à Hanoï, puis à partir de 1912 comme professeur de chinois ; Demiéville, comme membre de 1919 à 1924 ; Stein, comme membre permanent entre 1941 (de manière rétroactive, un statut officialisé après la guerre en 1946) et 1951. Voir Catherine Clémentin-Ojha, Pierre-Yves Manguin, *Un siècle pour l'Asie : L'École française d'Extrême-Orient, 1898-2000*, Paris, École française d'Extrême-Orient/Les éditions du Pacifique, 2001.

25. J. Gernet, « Notice sur la vie et les travaux de Paul Demiéville, membre de l'Académie », art. cit., p. 598.

26. Voir aussi : J.-P. Diény, « Paul Demiéville (1894-1979) », *École pratique des hautes études, section des sciences historiques et philologiques. Livret 2. Rapports sur les conférences des années 1981-1982 et 1982-1983*, 1985, p. 23-29, ici, p. 24. J.-P. Diény citait un extrait du rapport de Demiéville publié dans *École pratique des hautes études, section des sciences historiques et philologiques. Annuaire 1950-1951*, p. 61.

et du Tibet. Tous ont œuvré pour une sinologie sans frontières, ouverte aux savants travaillant sur les aires voisines de la Chine, qu'elles soient ou non sinisées.

Deux projets d'envergure ont traversé le xx^e siècle. Telle fut d'abord la grande entreprise du *Dictionnaire encyclopédique du bouddhisme d'après les sources chinoises et japonaises*, appelée aussi *Hôbogirin* du nom du temple où se trouvait son antenne principale à Kyôto. Si l'initiative en revint à Sylvain Lévi, elle commença en 1929 et dès cette année-là Paul Demiéville en fut le rédacteur en chef²⁷. Il y consacra toute sa vie. En 1945, dans la présentation qu'il donnait du candidat à la chaire de chinois, Jules Bloch (1880-1953) insista sur l'investissement de Paul Demiéville dans cette entreprise de longue haleine. Peu avant de mourir, Paul Pelliot l'avait recommandé auprès de ses collègues du Collège de France dans les termes les plus élogieux à propos de ses articles pour le *Dictionnaire* : « [...] les informations, puisées directement aux sources, sont d'une richesse et d'une précision exceptionnelles²⁸ ». Ce projet, international dès l'origine, et toujours vivant, associe entre autres les chercheurs du Collège de France, de l'EPHE et de l'EFEO. Depuis 1951, à l'initiative de Paul Demiéville, entré alors à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, il se place sous le patronage de celle-ci²⁹. Aujourd'hui, il est dirigé par Jean-Noël Robert.

Mais s'il est un lieu qui a réuni, intellectuellement s'entend, le Collège de France et l'EPHE, les faisant œuvrer de concert, c'est bien le site de Dunhuang. Composé d'un peu plus de cinq cents grottes bouddhiques creusées dans une falaise non loin de la ville du même nom, celui-ci se trouve aux confins de l'immense désert du Takla-Makan, dans l'extrême ouest du Gansu. Jusqu'à l'an mil, et même un peu après, marchands et moines reprenaient là des forces spirituelles avant de s'engager sur les routes dites « de la Soie », où ils auraient le sable pour tout horizon durant

27. Après avoir été chargé de mission d'études en Annam et au Cambodge et en Chine de 1921 à 1926, il devint directeur de la Maison franco-japonaise et assuma cette fonction de 1926 à 1930. Dès 1929, il publia le premier fascicule du dictionnaire : P. Demiéville (rédacteur en chef), *Hôbôgirin. Dictionnaire encyclopédique du bouddhisme d'après les sources chinoises et japonaises, publié sous le haut patronage de l'Académie impériale du Japon*, Tokyo, Maison franco-japonaise, 1929, v + 112 + xv p. Puis vinrent les fascicules II (1930), III (1937) toujours sous sa direction. La guerre interrompit le projet, et le fascicule IV parut en 1967 dans lequel il prit une grande part, le V en 1979, le VI en 1983, le VII en 1994 et le VIII en 2003, ces deux derniers édités par Hubert Durt (1936-1918) de l'EFEO.

28. « Exposé de M. Jules Bloch des titres de MM. Paul Demiéville et Robert des Rotours, candidats à la chaire de Langue et littérature chinoises », manuscrit, Archives du Collège de France, *Assemblée des professeurs du 18 novembre 1945*, 16 CDF 38, p. 2.

29. J. Gernet, « Notice sur la vie et les travaux de Paul Demiéville, membre de l'Académie », art. cit., p. 598.

des semaines et les détrousseurs de caravanes pour seule compagnie. Ce complexe de grottes a revêtu une importance considérable pour l'histoire du bouddhisme en Chine et l'histoire de l'art entre les IV^e et XIII^e siècles, car chaque grotte est décorée de peintures murales et s'enrichit de sculptures, qui dans l'ensemble se sont bien conservées. Vers 1900, le gardien des lieux découvrit par hasard une grotte qui avait été murée au début du XI^e siècle et contenait plus de 50 000 rouleaux, livrets, principalement des manuscrits sur papier, mais aussi des peintures sur papier et sur soie. Une fois la nouvelle connue, plusieurs missions passèrent par Dunhuang et y acquirent un certain nombre de pièces. Pelliot y arriva au début de 1908. Il commença par relever toutes les inscriptions ajoutées aux peintures murales et à faire photographier celles-ci³⁰. Il y acquit des milliers de manuscrits, de peintures religieuses, d'objets datables entre le V^e et le début du XI^e siècle, période correspondant au Moyen Âge. Maîtrisant parfaitement le chinois, ce qui n'était pas le cas de Sir Aurel Stein (1862-1942), qui l'y avait précédé en 1907 dans une expédition pour le compte du gouvernement britannique, il sélectionna les manuscrits en fonction de leur contenu, et rapporta non seulement des textes et des peintures chinoises, mais aussi des manuscrits en tibétain, en sanskrit, en sogdien, en khotanais, et même en hébreu. Cet ensemble se trouve aujourd'hui partagé entre la bibliothèque nationale et le musée Guimet. De cette bibliothèque composée de trésors devait émerger une science nouvelle que l'on appelle « les études de Dunhuang », dans lesquelles s'illustrèrent d'abord Chavannes et Pelliot, puis à leur suite plusieurs des savants dont j'ai mentionné les noms, ceux notamment de Demiéville et de Gernet.

En fait, Jacques Gernet dans sa thèse sur *Les aspects économiques du bouddhisme dans la société chinoise du V^e au X^e siècle*, publiée en 1956³¹, s'attachait à montrer comment la ferveur religieuse et l'économie furent intimement associées au moment où le bouddhisme connut son apogée en Chine. Il utilisait pour le démontrer les sources de l'histoire chinoise, mais aussi les manuscrits et les inscriptions. Parallèlement, il fut engagé par Paul Demiéville, ainsi qu'un savant chinois Wu Chi-yu, pour réaliser le premier volume du catalogue des manuscrits de Dunhuang possédés par la Bibliothèque nationale. Ce volume, achevé en 1955,

30. Voir *Les Grottes de Touen-huang. Peintures et sculptures bouddhiques des époques des Wei, des T'ang et des Song*. Mission Pelliot en Asie centrale, Paris, Geuthner, 1920-1924 (t. 1-3 [1920], t. 4-5 [1921], t. 6 [1924]). Voir aussi : P. Pelliot, *Grottes de Touen-huang. Carnets de notes de Paul Pelliot*, Paris, Collège de France, 1981-1992, 6 vol.

31. J. Gernet, *Les aspects économiques du bouddhisme dans la société chinoise du V^e au X^e siècle*, Saïgon, École française d'Extrême-Orient, coll. « Publications de l'École française d'Extrême-Orient, 39 », 1956, XV + 331 p., 9 p. de pl. (Thèse de doctorat, Université de Paris, Faculté des lettres, 1955).

ne parut qu'en 1970³². Aussi, sur la suggestion de Paul Demiéville une équipe EPHE-CNRS fut mise sur pied en 1973, dirigée par Michel Soymié (1924-2002), qui avait été élu à la IV^e section en 1966³³. Sans relâche, ce dernier devait publier avec toute son équipe la suite du catalogue en 1983, 1991 et 1995, et le compléter par des catalogues sur les peintures de Dunhuang possédées par le musée Guimet, sans compter les nombreuses études issues de ces sources inépuisables³⁴. Il aura donc fallu trois quarts de siècle pour faire aboutir ce projet que Pelliot avait esquissé dans des notes, grâce à un travail collectif de très grande envergure. L'exploitation de tous ces manuscrits, qui continue encore aujourd'hui, aura permis de renouveler complètement les connaissances sur cette époque longtemps jugée obscure, en particulier les v^e-x^e siècles, en explorant des domaines aussi variés que l'histoire du bouddhisme et de ses différentes sectes, la vie et l'organisation des monastères, l'histoire sociale et économique de la région, les origines de l'imprimerie dont Jean-Pierre Drège, directeur d'études à l'EPHE, IV^e section, s'est fait une spécialité, la littérature populaire, et même l'histoire du taoïsme. Et surtout, alors que les sources littéraires, et notamment les histoires dynastiques, nous restituent la grande Histoire de cette longue période, ces sources nouvelles au contraire ont révélé une société dans toute sa complexité, profondément imprégnée de religion, et sur la vie quotidienne de laquelle un livre serait bienvenu.

-
32. J. Gernet, Wu Chi-yu et H. Vetch, *Catalogue des manuscrits chinois de Touen-houang : fonds Pelliot chinois. Volume I, nos 2001-2500*, Paris, Bibliothèque nationale, 1970, 1 vol. (xxi-405 p., [24] p. de pl.). Voir aussi P. Demiéville, « Compte rendu du *Catalogue des manuscrits chinois de Touen-houang (Fonds Pelliot chinois)*, vol. I, nos 2001-2500 », *T'oung Pao*, vol. 59, 1/5, 1973, p. 298-300.
33. Sur la constitution de l'« équipe de Dunhuang », comme on l'appelait alors, voir J.-P. Drège, « Michel Soymié (1924-2002) », dans *École pratique des hautes études, section des sciences historiques et philologiques. Livret-Annuaire 17 (2001-2002)*, 2003, p. 38-42.
34. M. Soymié (éd.), *Catalogue des manuscrits chinois de Touen-houang*, fonds Pelliot chinois de la Bibliothèque nationale, 3, nos 3001-3500, Paris, Fondation Singer-Polignac, 1983 ; *ibid.*, fonds Pelliot chinois de la Bibliothèque nationale, 4, nos 3501-4000, Paris, École française d'Extrême-Orient, 1991 ; *ibid.*, fonds Pelliot chinois de la Bibliothèque nationale, 5, nos 4001-6040, Paris, École française d'Extrême-Orient, 1995. Le catalogue a été complété depuis par Françoise Wang-Toutain, *Catalogue des manuscrits chinois de Touen-houang*, fragments chinois du fonds Pelliot tibétain de la Bibliothèque nationale de France, 6, Paris, École française d'Extrême-Orient, 2001. Nicole Vandier-Nicolas (1908-1987), qui avait suivi les cours de Pelliot, réalisa avec d'autres spécialistes un premier catalogue des peintures mobiles rapportées de Dunhuang et appartenant aujourd'hui au musée Guimet : *Mission Paul Pelliot*, vol. XIV ; *Bannières et peintures de Touen-Houang conservées au musée Guimet*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1974. Les peintures mobiles de Dunhuang ont été étudiées ensuite par M. Soymié et toute son équipe sous la forme d'un catalogue dans J. Gies (dir.), *Les arts de l'Asie centrale. La collection Pelliot du musée national des Arts Asiatiques – Guimet*, Paris, Réunion des musées nationaux, 1995, 2 vol.

*

En conclusion, pour la Chine, et plus largement pour l'Asie, les liens entre le Collège de France et l'École pratique sont restés très étroits tout au long du xx^e siècle, l'École française d'Extrême-Orient apparaissant comme une institution clé entre les deux. La singularité des civilisations de l'Asie a été perçue sous différents angles, mais l'étude des religions a dominé l'ensemble des disciplines, du moins jusqu'à l'époque de Demiéville. Ce constat s'impose, faut-il le souligner, indépendamment des images de la grande église et de la petite chapelle dont il a été question toute cette journée.